

CULTURE VULTURE: Pain, Politics, Powerlifting

-*Copymachine blues*. Tout passera par l'écran — le monde, les visages, les désirs, tout scrollera dans la lumière bleue, compactée, mise à jour. Café-dopamine, expérience esthétique perfusée par la demande populaire. Une dépression d'image, une dépression assistée par ordinateur. L'image me regarde, m'absorbe, me redessine.

Elles nous travestissent, elles nous apprennent à jouer du travestissement. L'image industrielle a mécanisé la mémoire. Mes souvenirs se plient, se rayent, deviennent copies d'eux-mêmes. Le réel s'habille en machine à consensus. Du vrai-du-faux, du bien-du-mal, ne restent que des souvenirs fantômes et des charpentes de concepts. Lorsque tout a du sens, plus rien n'en a. Et quand la gravité du monde commence à peser jusque dans vos pensées, c'est déjà trop tard : vous êtes à l'ultime stage du siège. Les mâchoires se serrent, les corps se crispent, bruxisme général. Néo-obsessions vous assiègent, les flux vous parasitent, le virus est en vous. Vous êtes cyber-cyborg-trans. Vous êtes machines. *Copymachine blues*-

Excitations, émotions, joies, tristesses, pleins, vides.

Elles simulent le voyage, elles nous tordent à l'introspection forcée.

Elles nous rappellent nos meilleurs moments, et le faisant, nous les volent.

Elles télescopent la mémoire, compressent le temps, nous rejouent à nous-mêmes comme une publicité sans fin de nos propres souvenirs.

Les images sont devenues le vecteur d'émotions hybrides, ce nouveau langage dominant, comme une promesse de monde à venir, un eldorado lumineux fait de faux mythes. Toute intelligence est artificielle, du langage aux images tout est fiction. Eros et Thanatos copulent dans une orgie d'encre, et je rêve de baiser l'écran, d'enculer des peintures, de lécher des pixels, de goûter à la chaleur chimique du temps. Toute la haine du monde recrachée mécaniquement. L'amour et la mort dans un crash industriel. Le langage lui-même n'est plus que figure de style publicitaire : slogan, interface, élément de design. Laissez-nous rêver d'une écologie des images plutôt que de leur économie. Les images prostituent le monde, et nous n'en sommes plus que le système reproducteur, des matrices à flux.

Dans cette réalité des petits directeurs de pubs, des stratèges de bureau corrompus, on nous vend un monde plat, frustrant, sous calmants. Ils nous vendent une société médicamenteuse. Travailler dur, bander mou, acheter à sa tristesse un court moment de répit falsifié. Chaque émotion devient un risque qu'on mesure, qu'on filtre, qu'on convertit. La peur, le plaisir, la colère : tout sera analysé jusqu'à la manipulation algorithmique. Puis capitalisé-recraché-recyclé en images calibrées pour la mort collective. Grâce à eux, la publicité a envahi chaque centimètre carré de cerveau disponible. D'internet aux murs du métro, des fantasmes de cadres moyens nous sont pissés à la gueule. Vendre plus de merde, encore et toujours. Dénier de poésie, déni de vie. Collaboration molle dans un libéralisme de pacotille.

Peut-on alors encore imaginer un monde sans pub ? Xerox better than XanaX. /Bienvenu dans les limbes, dans le century of the self. système idéologique-complot de l'ego-mascarade du libre arbitre : l'humanité conspire contre elle-même. Les uns contre les uns, moi contre tu, nous contre vous, les autres contre les autres, il contre elle. La guerre est jusque dans les pronoms. Les phrases devenues des tranchées.

Pourtant, la sémantique reste la même, et les vainqueurs aussi... La foi a baissé son pantalon, la justice sa culotte. Les vertus changent, mais l'ordre perdure. On lutte, on consomme. Et même les pacifistes sont maintenant gainés de cuir et de violence, dopés à la compassion performative.

Car qui vit par l'image, meurt par l'image.

Partout, à tous les étages: une odeur de merde, de latex, d'encre et de charbon.

Oui, l'écologie commencera par celle des images.

Bienvenue ici dans le marché noir des idées.

Ici, le bien n'existe plus dans les choses, seulement dans le geste. Il est temps pour la purge système. Pragmatisme comme dernier -ism, plus j'imprime et plus je vis.

Euverte et Tourmente réimpriment, superposent, saturent, font surgir les spectres du banal réel des images oubliées. Apparaît alors un monde par procuration, une fuite plate et rythmique. Chaque feuille qui entre, chaque feuille qui sort, chaque bourrage de machine devient une excitation nouvelle, une aide à l'émotion, une assistance analytique. Le toner coule, sève noire dans laquelle nos mains trempent. Enfin les images, les mots, les livres, l'analogique, le numérique, tout y passe, tout se trace dans un rituel de désacralisation.

Le geste d'aplatissement devient acte spirituel : presser, lisser, reproduire, dissoudre.

Le rôle de l'artiste industriel -donc total- n'est plus de créer pour la contemplation, mais de se confronter aux images, de les réinterroger, de les faire craquer pour que leurs fantômes apparaissent. Il est temps de leur faire la guerre. Le temps-machine ne s'arrête pas. Et dans ces naissants mondes intérieurs, les voix se multiplient. Encore une fois. Hachées, remixées, ralenties, réimprimées.

Photocopier plutôt qu'écrire. Imprimer plutôt que crier. Construire et détruire dans un même geste. Économie des images, écologie des images, écologie des gestes. Mantras pour addicts aux écrans.

La panne d'écrire et dire devient donc moteur : elle est la syntaxe des publications, la respiration de l'exposition. Le livre n'est plus une œuvre, c'est une expérience mentale, un dispositif à errance. Pour rendre tangible même fugacement nos immatérielles obsessions.

Le monde est un filtre, une sentence, une peine capitale sous forme de pixel. Alors, pourrait-on imprimer nos émotions away ?

qe